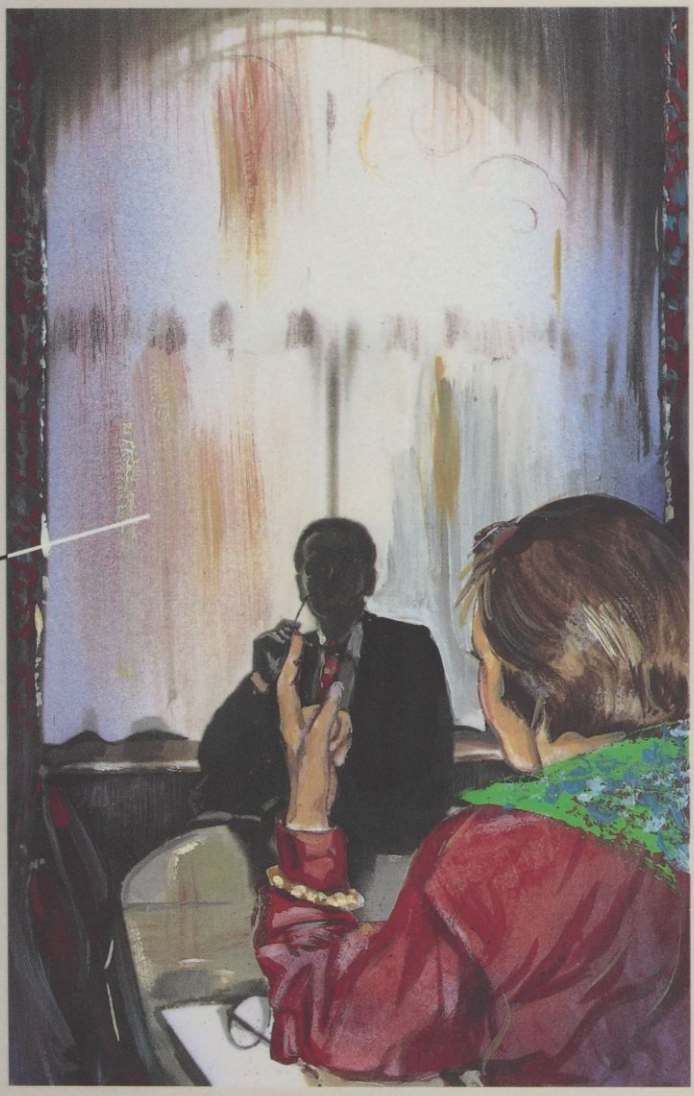
Theresa Révay

L'OURAGANE



ROMAN

TSURU
éditions

Collection « Imaginer »

8° y 2
106406

Collections

VIVRE (Santé)
IMAGINER (Romans, nouvelles)
NÉGOCIER (Affaires, économie)
CONNAÎTRE (Géographie humaine)
ANIMER (Romans historiques)
MÉMORISER (Histoire)
UNIFIER (Sciences)
SAVOIR (Philosophie)

PERCEVOIR
ECOUTER (Sciences humaines)
RÊVER (Poésie)

•
•
•

L'OURAGANE

DU MÊME AUTEUR

L'Ombre d'une femme, éditions de la Table Ronde, 1988.

R4 8139
NC

THERESA RÉVAY

L'OURAGANE

roman

TSURU ÉDITIONS

DL-27081990-23654

© 1990, Tsuru Éditions
5, rue Lincoln, 75008 Paris

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

A ma mère.
Merci.

« Caressante, l'Égareuse attire l'homme dans ses pièges, et le mortel ne peut plus s'en évader indemne. »

ESCHYLE, *Les Perses*.

I

L'avion amorce sa descente sur Paris. Marina éteint sa cigarette et ferme son attaché-case. Entre le *Daily Mail* et son dossier de presse sur le ministre, reposent les cassettes qu'elle a commencé de transcrire. Cette série d'articles sur une nouvelle génération d'hommes d'État européens se présente bien. Marina masse une légère douleur dans la nuque. La sonnerie du réveille-matin avait retenti à six heures moins dix puis le cycle s'était enchaîné : retard de l'avion en raison d'une grève, course à travers la circulation de Londres pour être à l'heure au rendez-vous, déjeuner assommant offert par le directeur de cabinet, entrevue avec un député de l'opposition, retour en cavalant à Heathrow, attente de deux heures avant qu'un Boeing n'embarque enfin les passagers en colère.

Contemplant par le hublot les lumières de Paris, Marina se sent immense, prodigieuse, intouchable.

Vertige de puissance qui la saisit quand, face aux décideurs, elle incarne son meilleur rôle, celui de Grand Inquisiteur.

La ville s'incline, monte presque à la verticale. Marina se redresse.

– Voulez-vous que je vous reconduise ?

– Non merci !

Depuis le départ de Londres, cet homme massif qui exhibe une chevalière à ses initiales l'a harcelée du siège voisin. Pendant le trajet, Marina l'a écouté d'une oreille. Elle a l'habitude que des inconnus lui adressent la parole et le plus souvent, leurs tranches de vie l'intéressent. Ce soir, elle s'est sentie agressée. Ceux qui se vantent de leur existence et ne cherchent qu'à capter celle des autres la fatiguent. Marina sait que cet homme ne désire d'elle qu'une nuit, oubliée avant d'avoir commencé, une nuit pour être un autre dans les bras d'une étrangère, une nuit qui se contenterait d'un prénom inventé peut-être, inutile. Pourquoi attacher quelques consonnes à un visage sans lendemain ?

Elle détourne le regard. Secousses en douceur comme la voix de l'hôtesse qui annonce qu'il est vingt-trois heures, heure locale. L'homme parle encore. Marina ne l'écoute plus. Elle est soulagée qu'il ne l'ait pas reconnue. Ainsi a-t-elle évité la question rituelle : « Pourquoi avez-vous arrêté le 21 ? »

Le « 21 » : cinquante-six minutes qui l'ont rendue célèbre. Pendant plus d'un an, Marina a animé à la télévision une émission diffusée à vingt et une heures. Ses pommettes, la sensualité de sa bouche, l'impertinence de ses yeux étaient devenues familières à la France.

Elle avait soumis les célébrités qu'elle recevait à ses questions ciblées, mordantes, souvent cruelles. Elle les avait conduites à révéler des aspects cachés de leur personnalité, sans craindre les regards inquiets, les mains crispées autour du verre d'eau, les pressions qu'on avait voulu lui faire subir, hommes politiques, patrons de presse... Elle attendait, guettait le tic qu'on ne maîtrise plus, le sursaut d'indignation feinte, de colère, la mauvaise foi, le balancement du pied. « La Daubray » avait appris à débusquer les mensonges. Elle jouissait de son rôle de procureur blond, l'index tendu. A son actif : la carrière brisée du maire d'une grande ville dont elle avait révélé les activités frauduleuses dans une société immobilière, la fin de carrière d'un chanteur de variétés après qu'elle eut dénoncé son rôle dans une affaire de détournement de mineures, la déconfiture d'un créateur de mode, et cela devant onze millions de téléspectateurs.

Pourquoi se risquer à participer à son émission ? Parce qu'il fallait être passé chez la Daubray. Per-

sonne ne savait mieux qu'elle mettre au jour une nostalgie, une rancune, un désir qui touchaient le public. Les jeux de l'arène et du cirque. Pouce baissé.

Un jour, elle avait décidé d'interrompre son émission. La tension du direct, le travail auquel elle s'astreignait pour préparer ses interviews, avaient envahi son existence. Elle avait préféré s'arrêter en plein triomphe plutôt que de voir chuter son audimat. Elle était revenue à la presse écrite qui lui avait fait de somptueuses propositions. Son choix : le « news » le plus en vue de France, le premier, bien sûr. Avec un salaire qu'elle avait âprement discuté.

Avançant d'un pas de fantassin sur le tapis roulant qui la conduit vers les satellites, Marina se souvient du soir de la « dernière ». L'émotion de l'équipe, du cadreur à la réalisatrice, du technicien du son à l'habilleuse. Le verre d'adieu, des paroles qui appartenaient à ce qui n'était déjà plus qu'un souvenir. Cet aiguillon de solitude lorsqu'elle s'était retrouvée dans la rue. La crainte de ne plus réussir, comme si elle abandonnait dans le studio éteint son expérience et son savoir-faire. Elle avait décidé de relever un autre défi. Elle avait eu raison. Son métier d'aujourd'hui l'enchante. Marina appuie son front contre la vitre du taxi, éblouie par les phares des voitures. Planifie sa semaine. Il ne lui reste que huit jours pour relire

les épreuves de son premier livre, la biographie d'un des plus hauts personnages de l'État auquel elle ne fait aucun cadeau. Toujours le besoin de ne pas se laisser aller à la complaisance. De ne pas passer aux yeux du public pour dupe. Encouragé par l'impact médiatique de Marina, son éditeur lui prédit de bonnes ventes.

Le silence et l'obscurité de son appartement la surprennent. Comme chaque fois, elle se dirige vers le répondeur pour écouter les messages. La secrétaire de son rédacteur en chef confirme un rendez-vous pour mercredi matin dix heures. Une amie lui demande de passer la voir, se plaint d'une voix geignarde : « Je ne te vois jamais... » Marina secoue la tête. Elle déteste les reproches. Enfin le dernier message enregistré il y a une heure révèle la voix de son amant déformée par l'appareil : « Nous sommes lundi, il est dix heures et demie. Tu n'es toujours pas rentrée. Dès que tu débarques, appelle-moi. »

Elle fait couler son bain, attend la température idéale avant de décrocher le téléphone.

– Je suis là.

– Comment ça s'est passé ?

– Bien.

– Viens me retrouver.

– Je suis fatiguée, Stash. J'ai envie de prendre un bain et de dormir.

– As-tu dîné ?

– Non.

– J'en étais sûr. Dans vingt minutes j'arrive chez toi.

Elle sourit, un peu agacée. Depuis un an qu'ils se connaissent, il l'a prise sous son aile. Il la nourrit lorsqu'elle oublie un repas, l'oblige à partir en vacances bien qu'elle n'y tienne jamais, l'exaspère par ses prévenances mais la détend quand les difficultés s'accumulent et qu'elle a besoin de se changer les idées.

Marina émerge de la baignoire, enfile un peignoir. On sonne. Elle retrouve la haute silhouette encadrée par la porte, le sourire taquin, la fossette au menton. Stash lui tend son visage qu'elle effleure d'un baiser. Les mains encombrées de paquets, il se dirige vers la cuisine, s'affaire, sort assiettes et couverts, enferme un plat qu'il a apporté dans le four à micro-ondes avant de mélanger en vitesse une salade composée.

– Voilà.

Il lui saisit le menton tout en la serrant contre lui.

– Si tu ne te nourris pas, tu deviendras vilaine.

Elle rit, apaisée par la présence de cet homme. Il existe entre eux une connivence plus amicale qu'amoureuse, du moins Marina refuse-t-elle de discerner dans sa tendresse autre chose qu'un amour dénué de toute attache, qui durera quelque temps avant de s'évaporer comme les autres.

Stash l'observe en train de picorer dans son assiette. Marina ne trouve jamais le temps d'appré-

cier une bouteille de bourgogne, un concert, une exposition ou un ballet. Son esprit échappe rarement à l'étau de son métier. Elle ne semble retenir que ce qui pourrait lui servir à titre professionnel. Quant à sa richesse intérieure, elle la dissimule. Un désert géré par l'audimat autrefois, maintenant par le rédacteur en chef du magazine dont elle tient une rubrique hebdomadaire. Stash souffre de cette attitude qui la rend aussi dure envers elle-même que pour les autres. Lui, l'avocat rejeté par son indifférence, ne parvient pas à percevoir le défaut de sa cuirasse. Pourtant la brutalité de Marina rend plus intenses leurs instants de bonheur. Les attendre humilie Stash. Il n'a jamais accepté de dépendre d'une femme, de lui être attaché alors que son instinct lui conseille de partir. Il reste parce qu'il sait qu'elle l'aime, même si elle ne le lui a jamais dit. Marina est là. Il lui fera l'amour, retrouvera le goût de sa peau, le don de son corps, cet élan qui l'enchante. Il comblera comme à chaque fois le désir aigu, douloureux, qu'il sent déjà naître en lui, porté d'étape en étape jusqu'à l'ultime délivrance devenue exigence. « C'est la seule chose qui compte, pense-t-il. La seule. »

Le lendemain, Stash part de bonne heure. Marina s'étire, satisfaite, enfouit son visage dans l'oreiller de

Stash. Elle se félicite du choix de son amant. Sa présence est discrète, donc précieuse. Si elle fixe les règles du jeu, elle a lutté pour apprendre à les imposer. N'importe qui ne peut agir de manière aussi rationnelle, en enfermant sa spontanéité dans un cadre rigide. Marina réserve à son métier son naturel, son enthousiasme, ses champs de risques. Dans sa vie privée, elle demeure une calculatrice qui avance pas à pas, avec appréhension et une volonté inflexible. Ses collaborateurs connaissent une Daubray drôle et animée, intraitable dès qu'elle se met au travail. Stash, lui, aime une Marina farouche.

Elle se maquille face au miroir. Remonte ses cheveux. Il lui plaît d'être exigeante. Cela convient à son personnage. Elle aime surprendre les autres, les obliger à la reconquérir sans leur donner le sentiment qu'ils l'ont possédée, ne serait-ce qu'une seconde.

Toute la matinée, elle travaille à son article. Ses phrases s'enchaînent. De temps à autre, elle boit une gorgée d'eau, se lève pour changer un disque. Elle écrit en musique. Depuis son enfance. Depuis que sa mère jouait au piano lorsqu'elle faisait ses devoirs. A midi, elle tape le point final, envoie son papier. Pressée, elle vide le cendrier, redresse les magazines qui s'éparpillent au pied de son bureau avant de partir retrouver Stash.

La secrétaire de celui-ci lui sourit.

– Bonjour, mademoiselle Daubray.

– Bonjour, Valérie. Comment allez-vous ?

– Bien, merci. Je préviens maître Oblensky que vous l'attendez.

Deux minutes plus tard, Stash fait irruption.

– Quelle bonne surprise ! Allons déjeuner. A tout à l'heure, Valérie.

Il s'empare du bras de Marina et se dirige avec elle vers l'ascenseur. Au Bar des Théâtres, Marina l'écoute parler, attendrie par le genou qui se presse contre le sien. Pris par son histoire, Stash laisse refroidir son magret. Marina lui en fait le reproche. Entre deux bouchées, Stash continue à parler. Elle sourit. Il ne parvient pas à s'exprimer en même temps, comme si chacune de ces démarches exigeait toute son attention. Marina a envie de lui. Soudain, Stash se tait. Un instant, ils ne souhaitent tous deux qu'une seule chose, être seuls, et ils savourent la présence des intrus qui, en retardant le moment attendu, en précise le désir.

– Si on partait ensemble un de ces week-ends ? demande Stash à voix basse, comme s'il s'agissait d'un secret.

– Pourquoi pas ?

– Je choisis la destination.

Ils se séparent dans la rue, Stash triste de la quitter, Marina préoccupée par ce qui l'attend au journal.

A peine arrivée au bureau, elle se penche au-

dessus de sa table pour répondre au téléphone. Son visage se durcit.

– Il est hors de question qu'on coupe quoi que ce soit dans cette partie de l'interview! Vous allez en dénaturer le sens. J'exige que la réponse de Sancerre soit donnée dans son intégralité. Vous m'entendez, Frédéric? Dans son intégralité.

Un silence.

– Je me fous qu'elle soit trop longue! C'est tout ou rien. Il m'a fallu une heure pour l'obtenir, cette sacrée réponse. Sancerre est ministre de la Défense. Ne l'oubliez pas.

Elle raccroche. Un journaliste s'approche, s'assied sur le bord de son bureau. Agacée, elle attire des dossiers vers elle pour lui ménager une place.

– Salut, je te dérange?

Il lui offre une cigarette.

– C'est encore un coup de Frédéric. Mon papier sur Sancerre est trop long, alors ils coupent. N'importe comment! Je ne marche pas. C'est à prendre ou à laisser!

Marina chasse sa fumée d'un geste.

– J'ai horreur des discours tronqués. Frédéric le sait mais il m'embête avec ce genre d'histoire.

– Il n'a pas besoin de ta permission.

– Oh que si!

Elle sourit.

– Je croyais que tu me connaissais.